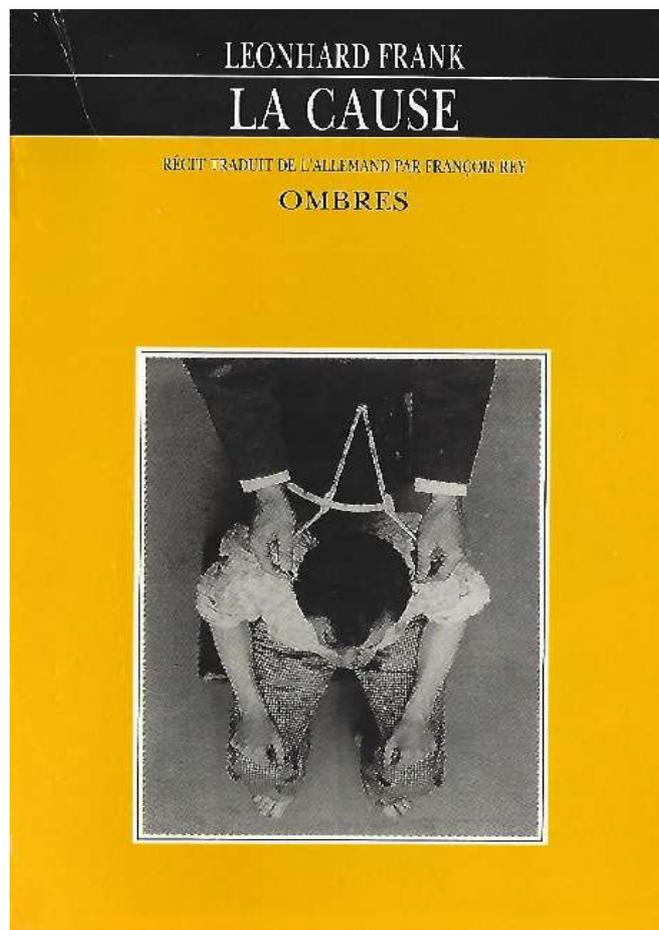


Leonhard Frank
(1882-1961)

La Cause
(*Die Ursache*, 1915)

Traduction de l'allemand par François Rey
Toulouse, Éditions Ombres, 1988, 124 p.



[*Le meurtre*]

(pp. 28-33)

L'instituteur, ayant corrigé le cahier, le plaqua bruyamment sur sa pile.

C'est alors qu'il aperçut l'étranger...

« ...Qui...qui êtes-vous? ... Que faites-vous ici ?

– Je suis un ancien élève à vous. Vous étiez mon instituteur. Je m'appelle Anton Seiler.

– Seiler ? ... Seiler ? Est-ce que vous bégayiez à l'école ? »

Une vague de sang obscurcit le regard du poète.

Et lorsqu'il put voir à nouveau; il comprit à l'effrayant sourire de l'instituteur que celui-ci se souvenait. C'était le même sourire par lequel, lorsque le poète bégayait et restait court, l'instituteur le livrait autrefois à l'amusement de toute la classe.

Jamais cet homme ne me demandera pardon, pensa le poète. Et il crut ressentir physiquement l'unique possibilité de salut s'éteindre en lui. Il était là debout comme un écolier, plein d'une haine impuissante.

La gouvernante entra et rendit à l'instituteur un billet de cent marks : « Le boulanger n'a pas non plus de monnaie. »

Deux écoliers étaient entrés derrière elle. Ils s'arrêtèrent sur le seuil.

« Bonjour, monsieur l'instituteur, nous venons chercher les cahiers », dit le plus grand sur le rythme chantant de l'école.

Et le petit, qui n'arrivait qu'à la poitrine de l'autre, pris sous le regard fixe de l'instituteur, enleva soudain sa casquette en rougissant. Lentement l'instituteur retira son regard. « Un instant », dit-il au poète.

Prudemment et enregistrant de tous ses sens, le petit commença à regarder autour de lui ; c'était la première fois qu'il se trouvait chez son instituteur, dans son bureau.

Comme s'il se revoyait enfant, le poète regarda le petit avec une émotion profonde et douloureuse : les yeux, dont la peur commandait le regard, la bouche déjà marquée par les peines, le front finement modelé et d'un blanc de neige.

Alors le petit sourit au poète ; sourire qui disparut au premier mouvement de l'instituteur.

Et le poète eut la sensation précise que l'âme avait souri et s'était figée dans l'effroi.

Le grattement de la plume aggravait le silence pesant.

Le plus grand des garçons n'en était pas davantage ému ; il se moucha bruyamment, planté ferme et d'aplomb sur ses pieds tournés vers l'intérieur.

L'instituteur se lava, égalisa la pile de cahiers et la remit à la verticale. Le grand élève fourra résolument sa casquette sous son bras et, sortant de l'ombre, il pénétra dans le cercle de lumière. Hésitant et mangé d'envie, le petit s'approcha aussi.

Du tiroir de son bureau, l'instituteur sortit deux pommes framboisées et en donna une au plus grand. Mais la vue du petit fit naître sur son visage un étonnement réel, qui lentement se changea en un sourire mauvais.

« Ah ! Weigand vient chercher les cahiers ? »

D'un geste énergique il remit la seconde pomme dans le tiroir et sortit de la pile le cahier de rédaction du petit qu'il venait de corriger. « Approche un peu. »

Le cœur du poète se mit à battre furieusement.

« Alors... tu n'as pas honte, après ça, de venir te présenter chez moi ? »

Le petit avala sa salive.

Son cahier barbouillé d'encre rouge était ouvert sur le bureau. Sans mot dire, l'instituteur promena plusieurs fois son regard du cahier à l'élève, puis il étendit une main pliée en crochet, tandis que son regard forçait le petit à y présenter l'oreille.

D'un seul coup il tira la tête du petit vers le cahier et lui cogna le visage dessus.

Penché en avant, le poète regardait cette scène de sa jeunesse, glacé comme si sa vie avait passé dans le corps du petit.

L'instituteur continuait à cogner le visage de l'élève sur le cahier, en criant : « Pleuvoir

avec un e ! Boire sans e ! Massue avec un seul s ! Et tu écris amen avec deux m ? Amen ! Il le projeta contre le mur. La tête alla donner contre le lambris de la porte. Le petit se releva en gémissant. Le silence laissait entendre ses pleurs doux et terribles. Le plus grand se tenait immobile comme un soldat.

Et le visage de l'instituteur, rouge, tremblait.

« Insolent, tu oses te présenter chez moi ?... Réponds !...Réponds !

– Je voulais porter les cahiers moi aussi. » Sa voix sombra dans les sanglots.

Rageusement l'instituteur frotta le front du petit avec la bague à cachet qu'il portait au doigt : « Mais...qu'est-ce... que tu as... là-dedans !

[...]

« La marque, la marque sur son front ne s'effacera jamais. Vous l'avez marqué, dit le poète d'une voix blanche et forte. Et si elle disparaît, extérieurement, c'est qu'elle sera entrée dans son cerveau... Celui qui a été marqué porte la marque dans son âme, toute sa vie. »

[...]

« Combien d'enfants avez-vous envoyés dans la vie ainsi marqués ?

– Comment ça, marqués ?... J'enseigne depuis quarante-cinq ans. J'en ai préparé des centaines et des centaines à la vie. Et je n'ai guère été remercié. Croyez-moi. » Il fouillait des deux mains dans le tiroir de son bureau.

« Vous souvenez-vous », le poète parlait très lentement, « d'une excursion dans la forêt de Guttenberg... Il y avait un élève follement gai ...»¹

[...]

L'instituteur ne remarquait pas le regard meurtrier du poète.

« Et quand nous sommes arrivés à l'auberge... vous ne m'avez pas laissé entrer, parce que je n'avais pas les dix pfennigs pour payer mon verre de lait.

– Oui, vous aviez été bruyant et indiscipliné dans la forêt

– J'ai dû rester debout à l'extérieur de l'auberge, devant la haie.

– C'est cela. De plus, vous étiez le seul à ne pas avoir d'argent.

– Cette humiliation devant tous mes camarades m'a profondément affecté alors. »

Avec un geste de dénégation, l'instituteur regarda le poète dans les yeux – des yeux terrifiants.

« J'avais été si gai... Et depuis ce jour peut-être, je porte... la marque !! » La voix du poète s'éleva, et le corps lui aussi lentement se leva de la chaise. « ...la marque brûlante ... dans... mon âme ! »

Toute la force de son corps passa dans les doigts écartés du poète, qui suivirent l'instituteur jusqu'au mur où il avait reculé.

La pomme d'Adam glissa une fois encore sous les mains du poète, une seconde durant elles relâchèrent l'étranglement – puis les pouces enfoncèrent la pomme d'Adam dans le cou.

Les derniers sons, les derniers râles s'éteignirent.

[*L'exécution*]

(pp. 121-123)

Pendant la lecture du jugement, le poète regarda avec intérêt la hache posée au soleil sur le billot, qui projetait une ombre bleue sur le sol de la cour. À l'endroit où la lourde hache de cinquante livres recevait le long manche de hêtre bien astiqué, la lame était étroite, puis elle s'évasait en une courbe élégante jusqu'au tranchant large d'un demi-mètre. Le prêtre s'agenouilla à proximité du billot et pria à voix basse, courbé vers la terre.

¹ note quatra : forêt au Sud-Ouest de la ville franconienne de Würzburg où Leonhard Frank a passé son enfance au sein d'une famille très pauvre.

Le bourreau, en habit et ganté de blanc, prit la hache sur le billot, la suspendit à la saignée du bras et se campa en face des douze témoins, debout en demi-cercle, immobiles et noirs.

Le poète remarqua alors que le billot avait un creux pour le visage, afin que seul le cou fit saillie. « N'empêche, dit-il pensivement, on ne peut éviter que le nez soit écrasé. »

[...]

Les aides empoignèrent le poète par les épaules. Ils les regarda avec un sourire étonné, parce qu'ils lui faisaient mal. Puis ils plaquèrent son visage dans le creux du billot.

Il sentit quelque chose d'aigre-doux, puis l'air lui manqua. Soudain il retrouva ses esprits, il sut ce qu'on allait faire de lui. Alors toute la force de sa vie se concentra dans les épaules. Les aides furent projetés sur les côtés. Son hurlement jaillit du creux du billot. Un aide glissa sur le genou ; ses lèvres disparurent sous l'effort.

Tous les témoins regardaient sans bouger.

Le bourreau ramena contre sa poitrine la hache qu'il brandissait. Le poète parvint à sortir son visage du creux – son hurlement inarticulé alla frapper les murs de la prison. Les aides plaquèrent à nouveau son visage dans le creux. La nuque craqua. Le cerveau du poète se mit à tourner dans son crâne, et décocha une dernière pensée. Il se demanda encore si l'homme n'était pas méchant simplement par habitude. « Tout n'est-il qu'habitude ? » Alors le sang jaillit du cou tranché et courut en grand arc de cercle après lui-même, épouvanté, comme s'il voulait réintégrer le corps. La sciure devint rouge.

La tête tomba dans la caisse, roula comme une boule, s'arrêta, fit encore un quart de tour et s'immobilisa. De profil.

Les témoins, horrifiés, levèrent le visage, et prêtèrent l'oreille au son gargouillant que les cordes vocales du poète produisaient encore.

[...]

Les témoins regardèrent le tronc du poète, agenouillé devant le billot. Le cou tranché crachait du sang par saccades, comme un jet d'eau à l'agonie, et expulsait de grosses bulles roses.

Le tête gisait à un mètre de distance, maigre et pâle, au milieu de la caisse. Les yeux brillaient encore d'un feu bleu.

L'un des aides saisit la tête à deux mains, en retira lentement une, prit le fin bout d'une oreille, souleva la lourde tête et la posa contre la paroi frontale de la caisse. L'autre aide traîna le tronc jusque-là. Ils réajustèrent les deux surfaces de coupe, de sorte qu'il en jaillit une couronne d'écume rouge et que le poète fut à nouveau entier.

Le procureur remit le premier son haut-de-forme.

Puis tous se saluèrent silencieusement, le haut-de-forme à la main, et s'inclinant bien bas. Ils quittèrent un à un le lieu du supplice.

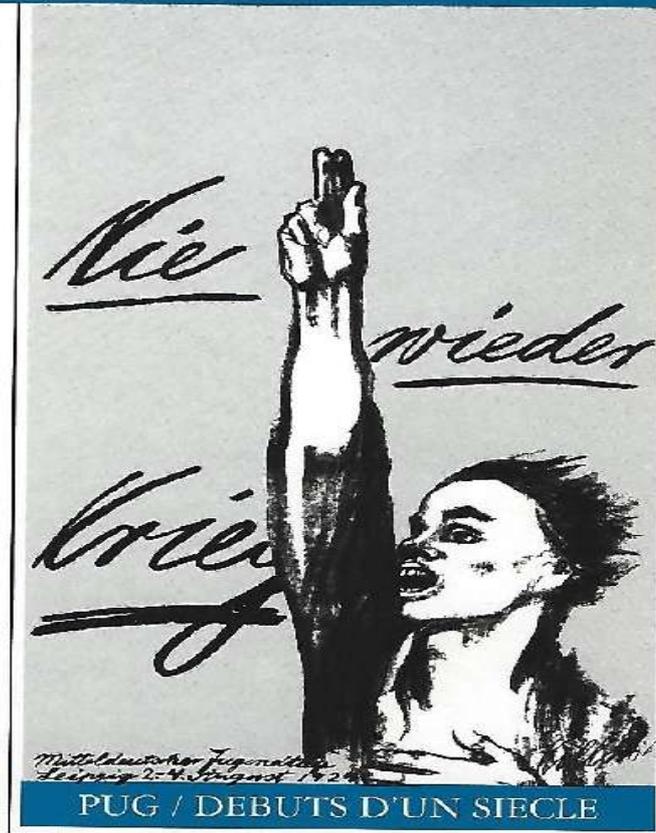
**Du même auteur,
on lira avec plaisir le roman autobiographique
et passionnant témoignage sur l'Allemagne
de Guillaume II à la chute du nazisme² :**

***À Gauche à la place du cœur
(Links wo das Herz ist, 1952)***

² Concernant cette période, il est indispensable de se reporter à : Lionel Richard, *D'une apocalypse à l'autre. Sur l'Allemagne et ses productions intellectuelles du XIX^e siècle à la fin des années 1930*, Bruxelles, Aden, 2016.

Leonhard Frank

A GAUCHE
A LA PLACE DU CŒUR



Grenoble, Presses Universitaires, 1992, 224 p.

Traduit par Gérard Brousseau

Précédé d'une remarquable présentation de Leonhard Frank et de son œuvre par le grand spécialiste des courants artistiques et idéologiques de la République de Weimar, Jean-Michel Palmier (pp. 7-23).

Une traduction révisée et actualisée par Gérard Brousseau a été publiée par les éditions marseillaises Agone en 2011, avec une préface de Céline Vautrin et Anne-Lise Thomasson, postface de Armin Strohmeier.